LANGUE ■ LINGUISTIQUE ■ COMMUNICATION

Sens et textualité

F. Rastier



HACHETTE

2-01C

DL-14111989-28266

751146

LANGUE LINGUISTIQUE COMMUNICATION

Collection dirigée par Bernard Quemada

80

SENS ET TEXTUALITÉ

par

François RASTIER

Docteur ès Lettres
Chargé de Recherche
au Centre National de
la Recherche Scientifique

0202

HACHETTE
Supérieur

8° X
32939

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1989, HACHETTE - 79, boulevard Saint-Germain - F 75006 PARIS - ISBN 2. 01. 014453.8

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Du même auteur

Idéologie et théorie des signes — Analyse structurale des Élémens d'Idéologie *de Destutt de Tracy*, La Haye, Mouton, 1972.

Essais de sémiotique discursive, Tours, Mame, 1974.

L. HJELMSLEV, *Nouveaux essais*, Paris, P.U.F., 1985 (édition et préface).

Sémantique interprétative, Paris, P.U.F., 1987.

Sémantique et recherches cognitives, Paris, P.U.F., à paraître.

INTRODUCTION

À Jean Rastier

Les mots, les phrases et les textes sont encore dans les faits l'objet de disciplines distinctes que séparent des frontières académiques plutôt que scientifiques. Encore la lexicologie et la syntaxe relèvent-elles de la linguistique, mais l'étude des textes se trouve généralement dévolue à d'autres disciplines, poétique, sémiotique, herméneutique, etc. Si la linguistique restreinte, centrée sur la morphosyntaxe, domine encore, nous entendons prouver le mouvement en marchant, montrer que le texte est irréductible à une suite de phrases ; mieux, qu'il constitue non seulement l'objet empirique, mais l'objet réel de la linguistique.

A. Sans méconnaître leur apport, précisons pourquoi les diverses linguistiques textuelles et théories rationnelles du texte qui sont apparues depuis une vingtaine d'années ne sont pas parvenues à un développement satisfaisant.

L'analyse du discours d'inspiration harrissienne n'a produit que des résultats mineurs, rançon inévitable de son antisémantisme de principe : elle aura au moins montré qu'on ne peut fonder une linguistique textuelle sur la distribution des signifiants. La linguistique textuelle d'inspiration chomskienne, qui s'est développée surtout en R.F.A., n'a pas connu un sort beaucoup plus heureux : elle a d'abord tenté sans succès de représenter le texte comme un arbre reliant des arbres syntaxiques. Faute de théorie sémantique adéquate, elle a tenté de concilier diversement sémantique vériconditionnelle et pragmatique. Son ambition formaliste l'a longtemps maintenue à un stade programmatique[1].

D'autres théories du texte, issues d'autres disciplines que la linguistique, ont tenté de répondre aux besoins.

La sémiotique discursive, et particulièrement en France la sémiotique greimassienne, a accumulé une assez riche expérience. Mais son universalisme de principe, son involution spéculative l'ont conduite à formuler

1. Pour une discussion, cf. Coseriu, 1981. La *Fachtextlinguistik* qui se développe actuellement paraît beaucoup plus prometteuse, ne serait-ce que parce qu'elle a renoncé aux ambitions universalistes.

des théories trop puissantes pour notre usage, car tout à fait déliées des langues.

Autre branche de la philosophie de la signification[2], la pragmatique a également tenté de rendre compte de structures textuelles par ses recherches sur l'argumentation et par l'analyse conversationnelle. Ses liens avec la linguistique restent imprécis[3]. En fait, comme nous l'avons montré ailleurs, la pragmatique a remplacé pour une part la rhétorique après l'effondrement du *trivium*. C'est pourquoi elle prend plutôt pour objet l'interlocution que le texte proprement dit.

En Intelligence artificielle et en psychologie cognitive, plusieurs théories partielles du texte ont été créées pour permettre l'analyse automatique des récits (entendus au sens très lâche de relation d'événements). Il faudrait citer ici les noms de Rumelhart, d'Abelson, de Schank, Lehnert, Dyer ; et évoquer le débat sur les grammaires narratives (cf. Rumelhart, 1980). Qu'il suffise de souligner combien ces théories "cognitives" restent encore *ad hoc*, peu systématiques, ignorantes des autres théories du texte et surtout dénuées de toute préoccupation linguistique. Elles assimilent d'emblée la sémantique au conceptuel[4], en proclamant non sans présomption leur universalité.

Bref, nous refusons de choisir entre des théories du texte qui se réclament de la linguistique mais que leur ambition formaliste condamne à l'échec parce qu'elle les conduit à négliger la sémantique ; et d'autre part des théories sémiotiques ou cognitives, sans rapport défini avec la linguistique, et qui réduisent la sémantique textuelle à la combinatoire de concepts ou de primitives universelles, indifférentes à la spécificité des langues dans lesquelles sont articulés les textes.

Bien entendu, la linguistique textuelle doit pour s'affirmer faire à la sémantique la place qui lui revient. Même alors, il lui reste à faire ses preuves. Il ne suffirait certes pas de se draper dans une scientificité autoproclamée pour seulement égaler d'autres disciplines comme les études juridiques, la poétique, la critique littéraire, l'herméneutique, qui toutes décrivent des textes sans prétendre faire œuvre de science. La linguistique textuelle opère en deçà d'elles, mais peut en apprendre beaucoup.

---

2. Si l'on suit Morris et Carnap (et même Montague), la pragmatique doit être considérée comme une branche de la sémiotique.

3. Pour une discussion, cf. l'auteur, 1988 a.

4. Cette confusion est de mise dans ce domaine. Voir comment Jackendoff (1983) assimile sémantique et cognition.

B. La sémantique textuelle mise en œuvre ici relève pleinement de la linguistique générale, et non de la linguistique universelle. Les grammaires universelles (Chomsky, Montague, Shaumyan) négligent inévitablement, pour pouvoir mériter leur nom, le lien des langues aux cultures et à l'histoire[5]. Elles développent donc des sémantiques "intrinsèques", pâles décalques de la syntaxe, indépendantes de tout "domaine d'application". Leurs ambitions formalistes les conduisent alors à considérer les sens comme de simples variables.

En outre, la sémantique textuelle ne peut évidemment se satisfaire des quelques centaines, voire dizaines de phrases bien calibrées, artificieusement isolées de tout contexte, qui font l'ordinaire des grammaires universelles. Pour décrire la richesse des relations contextuelles, la linguistique ne peut rester dans l'espace douillet mais confiné de la phrase ; elle s'ouvre aux textes, et par là aux cultures et à l'histoire, en réaffirmant son statut de science sociale (et non formelle). Elle va au contact des disciplines voisines, c'est-à-dire de toutes les autres sciences sociales, et peut même exercer un droit de suite sur leur territoire.

Un exemple simple. Dans son huitain *Adieu à Wei Wan*, Li Qi écrit au sixième vers : "Le soir, vous entendrez les battoirs des lavandières dans le parc" (trad. Jaeger). Pour faire l'inférence 'bruit des battoirs' ⟶ |'automne'|, il faut savoir que dans la Chine antique (ici au VIII[e] siècle) on sortait à l'automne les vêtements ouatinés des coffres, afin de les laver pour l'hiver. Faute de cela on ne peut établir la relation d'équivalence sémantique, forme élémentaire d'isotopie, entre le vers et son homologue dans la première strophe ("La nuit dernière il a gelé pour la première fois sur le fleuve"). Toute connaissance issue d'une autre discipline est non seulement licite mais requise, dès lors qu'elle permet d'actualiser une relation sémantique conforme avec la cohésion du texte et les normes de son genre.

La sémantique textuelle relève encore de la linguistique générale par sa méthode. L'élaboration de la méthode comparative a présidé à la constitution de la linguistique générale. Appliquée aux textes, elle a permis l'élaboration des premières théories scientifiques de la textualité : en folkloristique avec Bédier, Propp, Mélétinski ; en mythologie comparée avec Dumézil ; en anthropologie avec Lévi-Strauss. Elle a entraîné dans ces disciplines des révolutions scientifiques dont la portée n'est pas toujours clairement aperçue[6].

---

5. Sur les grammaires universelles et leur généalogie, cf. l'auteur, 1988 b.

6. L'agitation médiatique faite voilà vingt ans autour du structuralisme (puis *a fortiori* autour du post-structuralisme) aura sans doute contribué à obscurcir ceci :

Nous proposons ici un cadre conceptuel unifié pour la typologie sémantique des textes par la méthode comparative. Les concepts définis ne sont que des universaux de méthode, et nous ne formulons pas à leur égard d'hypothèse réaliste qui les érigerait en archétypes cognitifs, ou autres primitives — comme on se plaît à le faire aujourd'hui avec facilité.

Cette théorie peut être dite unifiée, car elle opère en deçà du mot comme au-delà de la phrase. Qui sait si elle n'exprime pas le vœu d'un remembrement du *logos*, qui selon Aristote peut consister en un mot ou dans *l'Iliade* toute entière ?

Ses fondements ont été détaillés ailleurs (l'auteur, 1987 a) et il serait fastidieux voire discourtois d'y revenir[7]. Qu'il suffise de rappeler ici trois caractéristiques :

(i) Elle est *componentielle,* bien qu'elle récuse les principaux postulats de la sémantique componentielle "classique".

(ii) Elle est *différentielle*, car le sens y procède de la valeur (dans l'acception saussurienne du terme). Les différences linguistiques pertinentes y déterminent les phénomènes de référence — ou plus précisément d'impression référentielle — et secondairement les effets de vérité (au sens faible).

(iii) Elle est *dynamique*, car elle se fixe l'objectif de décrire les parcours interprétatifs, aussi bien dans les transformations contextuelles des unités types de tous rangs que dans les remaniements ininterrompus des représentations au cours du texte.

C. Ce livre accepte trois limitations majeures, qui m'ont permis de l'achever.

a) Il ne décrit que des textes littéraires, quoique la théorie dont il se réclame prétende à une validité plus étendue[8].

Outre que ces textes sont des plus agréables à étudier, on peut prétendre que leur complexité met à rude épreuve les instruments descriptifs

---

la linguistique n'était pas une science pilote (et elle a payé cher cette illusion temporaire) ; mais la méthode comparative née en son sein, et dont le prétendu structuralisme exprimait les principes rationnels, a une portée qui la dépasse pour s'étendre à toutes les sciences sociales.

7. Pour éviter trop de répétitions le glossaire à la fin de cet ouvrage en éclaircit les principaux concepts.

8. Par exemple, nous faisons grâce au lecteur de nos travaux sur l'analyse automatique des résumés d'observation de cancers thyroïdiens (en collaboration avec des collègues de l'INSERM, u. 194).

utilisés. Mais, au contraire, choisir des textes littéraires, ne serait-ce pas une solution de facilité ? Leur cohésion guide le scoliaste. Mieux vaudrait alors, par exemple, étudier un sonnet de Mallarmé qu'un entretien non directif sur l'utilité sociale des animateurs de quartier. On doit d'ailleurs se souvenir que l'essentiel de nos traditions en matière d'études textuelles, en rhétorique, en poétique et même en herméneutique[9], s'est constitué par l'étude des textes littéraires.

Toutefois, cette restriction permet aussi quelques ouvertures.

(i) Les arts du langage exploitent et révèlent par là des principes du fonctionnement de l'appareil cognitif ; notamment, ils permettent de poser le problème, resté inaperçu, de la perception sémantique.

Remarque : *Perception* et *sémantique* jurent apparemment d'être ainsi accolés, quand une longue tradition, reprise par le modularisme fodorien, fait du sens l'apanage du système nerveux central. Mais, outre que la perception n'est pas seulement un processus ascendant, seule une conception choisie du langage pourrait écarter d'emblée l'hypothèse que le son et le sens sont traités de manière au moins en partie analogue. La compréhension d'une suite linguistique est pour l'essentiel une activité de reconnaissance de formes sémantiques[10], qu'elles soient déjà apprises ou construites en cours du traitement.

Comme les arts graphiques révèlent des lois de la perception visuelle quand ils mettent à profit les illusions optiques[11], les arts du langage exploitent les illusions sémantiques (en premier lieu les images mentales qui déterminent l'impression référentielle). Par là ils révèlent des lois de la perception du sens[12]. C'est pourquoi l'esthétique pourrait ouvrir à la recherche cognitive un domaine de recherches d'une richesse encore inaperçue.

(ii) Nous avons pris le parti d'une linguistique ouverte sur les normes. Les normes littéraires, par exemple les normes de genre, relèvent de son champ (sans qu'elle se rallie pour autant aux études littéraires dans leur forme académique instituée).

---

9. En second lieu après les textes religieux, qui sémantiquement parlant conservent beaucoup de traits communs avec les textes littéraires.

10. Nous rejetons l'opposition traditionnelle entre forme et sens, partout reprise aujourd'hui et que les grammaires formelles ont regrettablement revivifiée.

11. Cf. e.g. M. Imbert à propos de l'illusion de Léviant (*Le Courrier du C.N.R.S.*, n° 66-67-68, 1987, annexe, p. 2).

12. Cf. *infra*, II, V, l'analyse de *Bergère ô tour Eiffel*, et pourquoi l'on "voit" la bergère *debout*. Les opérations interprétatives élémentaires que nous avons mises en évidence (cf. 1987 a, ch. III et VIII) dépendent évidemment de ces lois perceptives.

(iii) La linguistique ne doit pas rompre ses liens naturels avec la philologie, mais au contraire les renforcer. Il y va de son statut même de science sociale, et c'est notamment la philologie qui permet de penser les rapports des langues et des textes aux cultures et à l'histoire. Or, les textes littéraires sont des mieux étudiés du point de vue philologique.

Enfin, si la linguistique textuelle doit encore faire ses preuves, ce peut être aussi en renouvelant les conditions de lecture de textes déjà fort exploités.

b) Nous ne prétendons pas à l'exhaustivité[13], largement illusoire, même pour l'étude d'un texte bref. Par bonheur, il se trouvera toujours quelqu'un pour renchérir à bon droit.

Nous n'entendons pas collectionner des monographies sur diverses œuvres, mais illustrer par des descriptions ponctuelles des formes remarquables de la textualité. Bref, nous ne prétendons pas "rénover" pour notre usage l'explication de texte — chétive héritière de la *lectio* —, ni pondérer par des "méthodes linguistiques" le discours au demeurant fort vivace des belles-lettres. Au contraire, les études qui vont suivre sont gouvernées par les préoccupations de la sémantique, bien qu'elles prennent pour objet empirique celui de la critique[14].

c) Une dernière limitation touche le privilège presque exclusif accordé au niveau sémantique. Avant de mettre en œuvre une analyse stylistique (entendue comme étude des corrélations entre niveaux), il faut accroître nos connaissances sur le niveau sémantique. Or, la sémantique reste encore largement conjecturale, d'autant plus que la logique, la pragmatique et la psychologie cognitive rivalisent aujourd'hui pour la supplanter. Et le bien-fondé d'une sémantique linguistique *autonome* (je ne dis pas indépendante) n'est encore reconnu que bien rarement.

Le premier livre de cet ouvrage définit une problématique, puis

13. Son nom indique assez qu'elle est épuisante, pour l'auteur comme le lecteur. Le principe d'exhaustivité, énoncé par Hjelmslev, et repris par la tradition sémiotique qui s'en réclame, repose sur un immanentisme que nous récusons plus loin.

14. Deux disciplines, qu'elles soient scientifiques ou non, peuvent parfaitement partager le même objet empirique sans partager le même objet réel, ni bien sûr les mêmes objectifs. Les prétentions de certains linguistes à "périmer" le discours de la critique ont accrédité l'illusion d'une concurrence, là où il y avait complémentarité.

propose des concepts descriptifs, qui seront mis en œuvre dans le second.

Cette succession des deux livres ne peut faire illusion : la théorie présentée se veut rationnelle, mais elle ne se prétend pas déductive[15]. Elle ne précède pas la pratique. Elle a été élaborée dans la pratique descriptive, et pour les besoins de cette pratique.

Nous avons voulu alléger autant que possible l'appareil conceptuel et surtout terminologique. Dans l'état actuel de la recherche, s'il est adéquat, un petit réseau de concepts peut se révéler plus opératoire qu'une lourde théorie qui n'engendre qu'elle-même.

Cet ouvrage est pour l'essentiel inédit. Au second livre, le deuxième chapitre a toutefois été publié dans *Langue française* (n° 61, 1984) ; le quatrième avait fait l'objet d'une étude préliminaire partielle (1972) ; enfin, une petite ébauche du cinquième avait paru dans *Fabula* (2, 1983).

J'ai plaisir à remercier tous les auditeurs, correspondants, amis et collègues, dont les avis m'ont dissuadé de me contredire, et m'ont permis de tempérer ou de tolérer les témérités de ce livre. En premier lieu, Josselyne Santer et Yves-Marie Visetti.

15. Nous avons pris le parti d'un rationalisme empirique.

LIVRE PREMIER

SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE ET FORMES DE LA TEXTUALITÉ

CHAPITRE PREMIER

SUR L'OBJECTIVITÉ DU SENS

Ne dire que ce qui est susceptible de plusieurs interprétations.

Cioran

La façon de traiter le sens textuel dépend naturellement du type d'objectivité qu'on lui reconnaît. Il conditionne la possibilité même d'une sémantique scientifique, si, pour qu'une discipline soit réputée telle, il lui faut non seulement une problématique et des méthodes, mais encore un objet.

A. Bien que chacun puisse avoir l'impression de recevoir simplement le sens d'un texte, on sait que le contenu linguistique n'a rien d'une donnée immédiate[1]. Seules les recherches cognitives récentes liées au traitement automatique du langage ont permis d'estimer la complexité jusqu'alors insoupçonnée des processus d'interprétation.

Quand on a convenu que les faits sémantiques, comme les autres, sont *construits*, s'ouvrent alors les voies d'un faux dilemme — qui a dominé depuis vingt ans, en France au moins, les recherches sur l'interprétation du sens textuel : ou bien le récepteur découvre par les procédures appropriées

1. Pas plus d'ailleurs que l'expression : les lettres, *a fortiori* les phonèmes, ne sont identifiés que par des opérations fort complexes, encore mal connues. Le son n'est pas moins *cosa mentale* que le sens.

le sens immanent au texte ; ou bien il le constitue, et ce sens éclate en une pluralité indéfinie, celle des lecteurs.

La première thèse a été soutenue par un courant structuraliste : en appliquant au *texte seul*[2] (isolé de son entour linguistique et "pragmatique") des procédures universelles de décodage, un lecteur quelconque, armé de la bonne méthode, pouvait mettre en évidence son sens. De fait, la méthode proposée restait si générale ou si peu explicite qu'elle a pu conduire à des descriptions fort diverses d'un même texte[3]. Les discussions d'école à son propos risquent fort de rester stériles tant que la théorie dont elle procède n'aura pu proposer des critères pour évaluer les descriptions qui s'en réclament.

L'immanentisme en la matière est issu d'une longue tradition, antérieure à tout projet de description scientifique du sens, celle de l'herméneutique religieuse, fondée sur la révélation. Le sens serait immanent au texte parce qu'il y a été déposé — par Dieu ou par un homme, qu'importe. D'où les stratégies de *dévoilement*, de *mise en évidence*, etc[4].

Une autre façon de méconnaître le type d'objectivité du sens (tout aussi unilatérale que la précédente, mais pour des raisons opposées) consiste à postuler la pluralité indéfinie du sens, situé alors dans le sujet dont l'inconscient, structuré comme un langage, parle au lieu du texte. Le sens devient alors transcendant au texte, dont les lectures se résument à des réécritures aussi pulsionnelles que possible.

On aurait pu espérer que cette théorie "désirante" du sens, à défaut de décrire les textes, produise au moins une agréable variété de lectures. Il n'en a rien été, car les lectures "pulsionnelles" n'ont vu dans les textes que les drames les plus œdipiens[5], les symboles les plus lourdement sexualisés[6].

---

2. Cf. Greimas et Courtés, 1979, article *herméneutique.*

3. Cf. par exemple l'ouvrage collectif sur *Les Chats* de Baudelaire, où divers auteurs se réclamant de la même méthode structurale se contredisent à plaisir.

4. L'étude de Ricœur *Le problème du double-sens considéré comme problème sémantique et comme problème herméneutique* peut être relue de ce point de vue (cf. 1969, pp. 64-79).

5. Selon Kristeva, par exemple (cf. *Histoires d'amour*, Paris, Denoël, 1985, pp. 248-255), Don Juan ne désire que sa mère (au demeurant absente chez Molière) et ne trouve de jouissance que dans "l'étreinte glacée du père" (le Commandeur, bien entendu). Barthes avait prévenu : "Tout récit ne se ramène-t-il pas à l'Œdipe ?" (1973, p. 75).

6. Pourquoi Riffaterre veut-il voir dans un poème de Gautier "les implications sexuelles refoulées de la *baguette* de Moïse" (1983, p. 23) ?

Ainsi, postuler un sens fondamental immanent ne limite pas plus la diversité des lectures "structurales", que postuler un sens pluriel, en fait transcendant, n'évite les ressassements d'une psychanalyse vieillissante.

B. Pour éviter les simplifications, il convient de revenir sur le concept d'objectivité. La tradition philosophique de l'idéalisme occidental, longtemps dominante, nous a habitués à séparer l'intelligible du sensible, la pensée de la matière, le sujet de l'objet. Affirmer l'objectivité sans nuances du sens, ou sa subjectivité absolue, cela ne résout rien, et il ne suffit pas d'être deux fois unilatéral pour être complet.

Le face-à-face figé au sujet et à l'objet est déjà troublé par les sciences[7]. La sémantique peut contribuer elle aussi à le relativiser.

D'une part, il y a une objectivité du sens, dans la mesure où le texte contraint — sans pourtant les déterminer entièrement — les lectures plausibles[8] qu'on peut en faire. Tout d'abord les domaines sémantiques manifestés par le texte sont constituants de l'impression référentielle qu'il induit (par exemple on ne peut éluder que *Salut* — cf. *infra* II, IV — est aussi, comme le dit le Groupe Mu, une "histoire de marins"). Mais encore le texte, ne serait-ce que par son genre, contient des instructions interprétatives, qui, explicites ou non, ne peuvent être négligées sans réduire l'interprétation à une réécriture lacunaire. Tout cela contraint les parcours interprétatifs possibles, et même l'imagerie mentale du lecteur. Bref, si dans les auberges espagnoles de jadis le pèlerin soupait de ses provisions, c'était tout de même à l'abri souvent précaire de quelques murs et d'un toit.

On peut admettre cependant que le sens n'a pas d'existence propre hors de sa profération et de son interprétation. Certes, notre tradition philosophique nous a habitués à une conception instrumentale du langage, comme simple véhicule d'une pensée autonome voire indépendante à son égard[9]. Mais on peut douter qu'il existe des "choses à dire" indépendantes de toute verbalisation[10]. L'admettrait-on, on douterait encore qu'elles re-

7. On pourrait dire qu'un *fait* est un triplet composé d'un site, d'un observateur et d'un objet.

8. Une lecture plausible procède d'une interprétation principalement intrinsèque (cf. l'auteur, 1987 a, ch. VIII).

9. C'est pourquoi l'étude du "contenu" linguistique se trouve souvent dévolue à des disciplines non linguistiques, comme la logique ou la psychologie.

10. On sait que les muscles phonatoires sont légèrement excités quand on "pense" (par exemple en résolvant un problème mathématique) et les progrès de l'imagerie cérébrale permettent de voir alors les zones linguistiques en activité.

lèvent de la sémantique.

En somme, le sens n'est pas immanent au texte comme message, mais à une *situation de communication* comprenant en outre un émetteur et un récepteur (cf. *infra*, I, 3), comme aussi un ensemble de conditions (des normes, dont le genre textuel, et une pratique sociale déterminée). Ces conditions peuvent être dites *pragmatiques*, mais au sens d'une pragmatique *englobante*.

Remarque : La question discutée ici a été posée dans le cadre de la phrase, quand on a distingué sa *signification*, contenu inhérent défini indépendamment de la situation de communication et du contexte linguistique, du *sens* de l'énoncé, relatif, lui, à ces facteurs[11]. Mais le sens ne s'ajoute pas à une signification déjà là. Au contraire, la signification résulte d'une abstraction opérée par le linguiste à partir du sens. Une preuve : l'identification des sémèmes dépend de la situation de communication ; si l'on n'en tient pas compte, on crée une polysémie ou, plus précisément, une indétermination artificielle. Ainsi, selon Fauconnier, *elle a de bonnes jambes* serait "ambigu" parce que ces jambes peuvent être bonnes à manger. Certes, et chez Bradbury, un *livre difficile* pourrait être difficile à *brûler*. Voilà matière à de sempiternels colloques.

Retenons que la signification *immanente à la phrase* est un artefact des linguistes, et qu'elle demeure inévitablement équivoque. Alors qu'à l'inverse, son sens, réputé oblique, difficile à cerner, reste généralement univoque dans un contexte[12] et une situation donnés.

Dans une perspective interprétative (et non plus générative) la distinction entre une composante sémantique qui traiterait de la signification, et une composante pragmatique (intégrée) qui la réinterpréterait pour rendre compte du sens paraît alors perdre toute utilité. Bref, la sémantique se doit de traiter du sens, sans en déléguer l'étude à une pragmatique, fût-elle intégrée.

On s'écarte donc d'une conception chosiste de l'objectivité. Le sens comme objet n'a pas la pure extériorité de l'objet des sciences positives : c'est une interaction entre un texte, des sujets et un entour (ou ensemble de conditions de communication). L'immanence du sens au texte seul s'estompe.

---

11. Nous modifions notre terminologie par rapport à des écrits antérieurs : en définissant ainsi *sens* et *signification* nous nous rallions à une longue tradition (de Dumarsais à Ducrot), bien que plusieurs auteurs (comme Charaudeau et Martin) conservent l'usage inverse.

12. La masse de littérature sur l'ambiguïté linguistique s'allégerait sensiblement si, au lieu de phrases isolées de tout contexte, on étudiait au moins des paragraphes.

Non seulement on doit admettre que le sens d'un énoncé varie avec son contexte, mais on doit se donner les moyens théoriques de décrire cette variation[13]. La sémantique de l'énoncé et *a fortiori* celle de la phrase ne peuvent avoir d'autonomie véritable.

Celle du texte non plus, quoique pour d'autres raisons. D'abord un texte n'est jamais isolé et tire son sens de relations médiates avec d'autres textes, puisqu'il n'est jamais qu'une occurrence d'un *genre* (cf. *infra*, I, 3). Et surtout, pour actualiser les moindres composants de son sens, on doit souvent avoir recours à des connaissances encyclopédiques de toute sorte issues non seulement des sciences sociales mais encore des sciences de la nature.

Ces divers facteurs sont certes difficiles à hiérarchiser, mais la linguistique doit tenir compte de l'usage effectif des langues, sans s'en remettre aux disciplines voisines, et quitte à retracer indéfiniment ses frontières.

C. Précisons enfin pourquoi, malgré son nom, la sémantique interprétative ne peut être tenue pour une herméneutique.

Des trois démarches de l'herméneutique, la compréhension, l'interprétation et l'application (dans leur présentation chez Gadamer, puis chez Szondi), nous ne retiendrions que la deuxième, si, privée de la première qui la détermine, elle pouvait subsister sans perdre la plénitude que lui reconnaissent les philosophes. Mais ces trois moments que discerne l'herméneutique philosophique contemporaine ne sont-ils pas de nouveaux avatars des *subtilitates* de l'herméneutique piétiste des Lumières, *intelligendi, explicandi, applicandi* ? Ces trois moments ne redéploient-ils pas dans l'acte de lecture, depuis que Luther a dénié toute polysémie de l'Écriture et refusé tout spécialement l'allégorèse, la multiplicité des deux, trois, puis quatre sens qu'y reconnaissait l'Église ?

Considérons les rapports entre la compréhension et l'explication. La première, dans l'herméneutique littéraire de Jauss, correspond au moment de l'émotion esthétique du lecteur, qui nous paraît un analogue de l'acte de foi dans l'herméneutique religieuse. Cette compréhension immédiate n'est première que pour une phénoménologie qui entend affirmer la primauté d'une intuition originante. Dans le cercle qui unit le comprendre à l'interpréter, le premier domine toujours, car il procède d'une foi — ou, en termes moins compromettants, d'un questionnement, d'une attente.

13. La théorie des afférences est un de ces moyens.

On comprend alors pourquoi une herméneutique sait toujours quel sens elle doit trouver. Pourquoi Ricœur a pu définir l'herméneutique comme un dévoilement du sens caché sous le sens apparent : ce sens caché n'est pas découvert mais retrouvé dans l'interprétation, car il se présentait d'emblée, épiphanique, dans le moment antérieur de la compréhension. Pourquoi Ricœur enfin a si bien décrit l'herméneutique psychanalytique : parce qu'elle procède elle aussi d'une foi, d'ailleurs sécularisée et dégradée en croyance sinon en superstition.

La sémantique textuelle demeure en deçà de toute herméneutique. Elle définit les conditions linguistiques de l'interprétation. Elle peut décrire des interprétations et les évaluer relativement à ces conditions, mais elle ne produit pas à strictement parler d'interprétation[14]. En bref, elle ne recherche pas un ou plusieurs sens cachés ; dans le cas d'une pluralité de sens, elle décrit leur accessibilité relative, et évalue leur degré de plausibilité ; et surtout, elle ne sait pas quel(s) type(s) de sens elle doit trouver.

Ces réserves mesurent le retrait nécessaire que la linguistique en tant que science marque par rapport à l'herméneutique philosophique — quelle que puisse être par ailleurs sa dette à son égard.

Une fois éludé le moment de la compréhension comme intuition globale, le lecteur cesse de maîtriser d'emblée le sens textuel : il n'est qu'un des facteurs de sa constitution. Plutôt que le réceptacle dépositaire d'un sens plus ou moins profond[15], le texte apparaît comme une série de contraintes qui dessinent des parcours interprétatifs. Chaque lecteur est libre de suivre un tracé personnel, de déformer ou de négliger à sa guise les parcours indiqués par le texte, en fonction de ses objectifs et de sa situation historique. Cela confirme, paradoxalement, l'objectivité du sens. Si, par exemple, on demande à un groupe de lecteurs de relever les récurrences d'un trait sémantique, on notera des scores divers qui témoignent de la compétence individuelle de chacun. Mais l'objectivité de l'isotopie ainsi reconnue sera d'autant moins discutable.

La sémantique interprétative ainsi conçue se passe à merveille d'Interprète, qu'il s'agisse du *superreader* de Riffaterre ou du "professeur cultivé" selon Jauss. De telles abstractions ne sont pas rares en linguistique universelle (cf. le "locuteur idéal" selon Chomsky). Mais le rationalisme empirique dont nous nous réclamons congédie ces types spéculatifs. Plutôt que

14. On trouverait ses ancêtres plutôt du côté de la philologie pergaménienne que de l'allégorisme alexandrin.

15. La notion même de *contenu* pérennise l'image traditionnelle du signe comme "récipient" d'un concept.

vers l'herméneutique, c'est donc vers la psycholinguistique que nous nous tournons pour préciser expérimentalement les performances des lecteurs réels.

L'auteur de ces lignes n'est bien sûr qu'un lecteur parmi d'autres ; il parcourt les mêmes labyrinthes, mais en comptant ses pas, car il conserve l'espoir d'en lever le plan.

Comme il n'a pas de lecteur suprême, un texte ne porte pas nécessairement non plus *un* sens *véritable*. Si ce postulat distingue la sémantique interprétative aussi bien de la tradition philologique que des questionnements convaincus de l'herméneutique, cela ne la disqualifie pas pour autant. Il y a *du* sens, et ce partitif n'évoque pas une matière subtile, éther ou phlogistique[16], dont les linguistes chosistes ou formalistes voudraient à tout prix nous préserver : il suggère qu'un texte doit être conçu comme un ensemble de contraintes sur la production de sens (par son auteur comme par ses lecteurs). À la sémantique d'étudier, de hiérarchiser les lectures descriptives[17] conformes à ses principes comme à la déontologie philologique ; comme les lectures productives, qui procèdent d'autres objectifs.

L'auteur enfin n'est pas la garantie suprême de l'interprétation. L'intentionnalité de l'Émetteur sur quoi la pragmatique voudrait fonder la description linguistique n'est tout au plus qu'une conjecture. Il peut se méprendre, ou nous tromper. Il n'est pas nécessairement le mieux qualifié pour s'écouter ou se lire. Tout au plus pourrait-on, avec Sylvain Auroux, invoquer un *principe de charité*, qui crédite son texte de l'interprétation la plus intéressante.

Si donc le sens d'un texte est construit plutôt que donné, son *objectivation* n'est pas un processus unique fixé une fois pour toutes. Elle est certes fondée sur l'objectivité matérielle du texte mais non fondée ni garantie par elle.

L'objectivation du sens textuel peut recommencer indéfiniment dans des situations nouvelles. Elle n'échappe pas pour autant à une description rationnelle, voire scientifique, car une sémantique interprétative peut prétendre décrire comment les contraintes qu'un texte impose à ses lectures successives se concilient ou s'opposent aux contraintes qu'imposent les situations où ces lectures sont produites.

---

16. Ce sont les mots mêmes de Daniel Kayser.

17. Bien entendu, *plusieurs* lectures descriptives peuvent être produites par des stratégies qui enchaînent diversement des opérations interprétatives licites : toutes relèvent alors de ce que nous avons appelé l'interprétation intrinsèque.

Dans une situation historique donnée, la *garantie* — simplement fiduciaire — de l'objectivation réside dans une plausibilité partagée : il en va ainsi, à des degrés divers, du consensus social qui institue la vérité relative du sens pour toutes les unités, du mot au texte.

Quant au fondement de l'objectivation, il réside dans les lois de la perception sémantique[18], qui permettent la représentation du monde textuel. Elles ne diffèrent pas fondamentalement des lois de la perception sensorielle qui déterminent les représentations du monde réel, si bien qu'on peut parfois apparier les représentations de ces deux mondes inclus l'un dans l'autre.

18. Les règles d'assimilation et de dissimilation que nous avons mises en évidence sont des exemples de ces lois (cf. 1987 a, ch. VIII).

CHAPITRE DEUXIÈME

DIFFICULTÉS DE L'HERMÉNEUTIQUE AVANT-GARDISTE

Dans la déformation d'un texte, il y a quelque chose de semblable à ce qui se produit dans le cas d'un délit : la difficulté n'est pas d'accomplir le méfait, mais d'en cacher les traces.

Freud

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, le problème de l'herméneutique s'est posé dans le cadre de l'exégèse. Et comme l'a montré P. Szondi, c'est à partir de l'herméneutique religieuse que s'est constituée l'herméneutique littéraire[1]. Une autre herméneutique profane (ou du moins sécularisée) s'est constituée avec la psychanalyse freudienne[2].

Ces deux herméneutiques ont conflué dans un courant néo-freudien, lacanien, qui a dominé dans la précédente décennie les débats sur l'interprétation des textes littéraires.

Nous abordons ici l'herméneutique qui se déclare *post-structuraliste*[3], car elle a développé des thèses, encore très vivaces, qui ont éloigné les recherches sur la textualité d'une problématique rationnelle. Ces thèses ne sont pas articulées systématiquement, mais cela ne nuit pas, bien au contraire, à leur popularité. On peut les trouver exposées dans *Le plaisir du texte* (Paris, Seuil, 1973), ce petit livre de Barthes dont le retentissement reste immense, car il énonce les fondements de l'herméneutique avant-gardiste ; voici comment (nous soulignons les thèmes principaux) :

(i) "Le texte a une forme humaine, c'est une figure, un *anagramme* du corps ? Oui, mais de notre corps érotique" (p. 30)

---

1. Cf. *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Francfort, Suhrkamp, 1975.

2. Voir notamment Ricœur, *De l'interprétation – Essai sur Freud* (Paris, Seuil, 1965) sur la psychanalyse comme herméneutique.

3. Conviendrait-il ici d'introduire des nuances entre post-structuralisme et post-modernisme, déconstructionnisme, et, pourquoi pas, désirantisme ? Certes, mais il y faudrait un ouvrage, dont le lecteur nous dispensera volontiers.

(ii) "C'est bien cela l'*inter-texte* : l'impossibilité de vivre hors du texte infini — que ce texte soit Proust, ou le journal quotidien, ou l'écran télévisuel : le livre fait le sens, le sens fait la vie" (p. 59).

(iii) "Bien que la théorie du texte ait nommément désigné la signifiance (au sens que Julia Kristeva donne à ce mot), comme lieu de la *jouissance*, bien qu'elle ait affirmé la valeur à la fois érotique et critique de la pratique textuelle, ces propositions sont souvent oubliées, refoulées, étouffées" (p. 101).

Proférée sur un ton oraculaire, cette théorie du texte, clairement antiscientifique, conclut à la péremption des genres textuels (cf. *infra*, III, § 4). Abordons successivement les trois thèmes ainsi introduits.

I. LE CONTENU TEXTUEL EST LIBIDINAL ET/OU SCRIPTURAIRE

Cette thèse essentialiste s'applique en premier lieu aux textes dignes de ce nom, "de rupture", "révolutionnaires", dûs à des auteurs comme Mallarmé, Lautréamont, Artaud, Joyce, Bataille, sans oublier Sade, le seul qui soit invariablement invoqué.

Dès qu'il faut interpréter un texte réputé obscur, on est tenté de choisir pour principe directeur une certitude sur ce que le texte *doit* dire. Le lui faire dire n'est ensuite qu'une question subsidiaire de méthode.

La force de l'exégèse patristique réside précisément dans la fermeté de ses principes. Ainsi, saint Augustin affirme justifiée toute interprétation conforme à la Foi, quelle qu'ait pu être l'intention de l'auteur[4]. Or, la conformité de l'interprétation peut imposer un changement d'isotopie. Par exemple, selon saint Augustin, si le candidat à la conversion "entend même dans les Écritures une parole à l'accent charnel, il ne doit pas moins croire, ne la comprît-il pas, qu'elle signifie une vérité spirituelle, relative à la sainteté des mœurs et à la vie future" (*De catechizandis rudibus*, XXVI, 50).

Pour l'herméneutique avant-gardiste, il en va de même, mais à l'inverse : on doit déceler dans tout texte digne de ce nom une signification "à l'accent charnel". Ainsi, dans *les chevelures pouilleuses de l'espace* (Lautréamont) Kristeva parvient-elle à lire le mot *phallus*. Par la même mé-

4. Cf. *De doctrina christiana*, I, 36, 40. Si plusieurs interprétations sont conformes à la Foi, elles sont également justifiées.

thode, on pouvait certes lire *valise* ou *falaise* ; mais apparemment leur charge libidinale aura semblée insuffisante[5].

Ainsi, le magistère dogmatique de l'École freudienne a remplacé caricaturalement celui de l'Eglise. Et l'herméneutique avant-gardiste n'évite pas pour autant le réductionnisme qu'elle vilipende par ailleurs.

Ou encore, le texte, littéraire donc auto-référentiel, est censé ne désigner que l'écriture elle-même ; et son sens ultime constituerait une isotopie scripturaire. Cette thèse, liée à l'esthétique romantique, trouve sans doute son origine dans l'affirmation de Schelling du *caractère tautégorique* du mythe ; et son développement dans la mystique de l'Art pour l'Art qu'a illustrée la poésie fin de siècle. Elle peut guider la lecture d'auteurs qui l'ont nettement articulée, comme Mallarmé, mais guère celle de La Fontaine par exemple[6]...

Sens libidinal et sens scripturaire ne s'excluent pas, bien au contraire, pour qui admet la théorie libidinale de l'écriture (cf. Barthes, *op. cit.*) et "l'unité [...] jubilante de jouir et de l'écrire"[7]. Bien entendu, ces "sens" appartiennent à certains textes, mais les postuler un peu partout, et les valoriser quoi qu'il arrive, c'est faire un acte de foi inutile.

Abordons à présent les problèmes de méthode.

II. L'INTERPRÉTATION PEUT OPÉRER EN DEÇÀ DU MORPHÈME

En d'autres termes, l'analyste peut voire doit combiner les lettres ou les phonèmes du texte en fonction des postulats qui le guident. Cette technique de réécriture extrêmement puissante a été systématisée par les mystiques juifs[8], et des Pères de l'Église ne l'ont pas dédaignée.

---

5. Cet exemple n'a rien d'exceptionnel. Dans la description de la blanquette de veau dans *L'Assommoir*, des universitaires éminents m'ont suggéré de lire une isotopie libidinale, en insistant bizarrement sur le mot *trou* (cf. *infra*, II, II).

6. Quand Ricardou voit dans *Le laboureur et ses enfants* une allégorie du *boustrophédon*, il ne fait que réutiliser à son propos le *topos* millénaire qui compare aux sillons les lignes d'écriture, et dont on voit une dernière occurrence chez Rimbaud : "Main à plume vaut main à charrue". Sur l'histoire de ce *topos*, cf. E.-R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke, 1948.

7. A. Ubersfeld, *Romantisme*, 6, p. 74, dans une étude de *Aux Feuillantines*, où elle voit dans la lecture collective de la Bible par le jeune Hugo et ses frères "les jeux auto-érotiques de l'enfance et de l'adolescence" (p. 70).

8. Notamment Aboulafia, Gikatilla et Menahem Recanati.

Son utilisation en analyse littéraire n'est pas véritablement nouvelle. Au siècle dernier, par exemple, Benjumea la mettait largement à profit dans sa glose de *Don Quichotte*[9].

Les précédents oubliés, l'herméneutique avant-gardiste remet cette technique à l'honneur en s'inspirant de deux auteurs illustres.

(i) Freud qui, par exemple, analysait ainsi *glejsan*, l'invocation de "l'homme aux rats" (nous suivons la présentation de Gandon, *Sémiotique et négativité*, Paris, Didier, 1986, p. 24) : *gl* = *glücklich* (rends heureux) ; *l* = aussi : tous ; *e* : oublié ; *j* = *jetzt und immer* (maintenant et toujours) ; *s* : oublié. À cette construction se trouvent associés l'être aimé, une certaine *Gisella*, et la semence (*Samen*) de son amant[10].

(ii) Saussure, par la théorie anagrammatique du vers saturnien, restée inédite jusqu'aux années soixante[11].

Ces deux exemples "fondateurs" ont été exploités sur le plan philosophique par Derrida, dans sa théorie de la *dissémination*[12] ; en psychanalyse, par Lacan, dans sa théorie du *signifiant*.

En analyse littéraire, les recherches sur la dissémination du signifiant entendent pour la plupart rendre compte de la textualité. Elles empruntent deux voies principales :

(i) Attribuer une valeur symbolique à chaque phonème. I. Fonagy,

9. Cf. *La Estafeta de Urganda*, Londres, 1861 ; *El Mensaje de Merlín*, Londres, 1875 ; *La verdad sobre el Quijote*, Madrid, 1878. Benjumea lisait par exemple dans le nom du bachelier *Pérez de Alcobendas* (cf. I, 19) les mots *es lo Blanco de Paz*, désignant le dominicain qui dénonça Cervantes au dey d'Alger, puis à l'Inquisition. Un de ses continuateurs, José de Benito, propose des anagrammes comme *Cide Hamete Benengeli* = *Io Miguel de Cerbantes i Saavedra horto igni* (cf. *Hacia la Luz del Quijote*, Madrid, Aguilar, 1960).

10. Cette technique inverse, pour *gl* et *j*, le procédé du *notaricon* utilisé par les mystiques juifs, et qui consistait à construire un mot nouveau avec les initiales ou les finales de divers mots. Malgré toute l'autorité de Freud, on en vient à penser que n'importe quel cruciverbiste germanophone aurait pu, avec la même méthode, proposer d'autres analyses non moins convaincantes.

11. La tradition herméneutique, psychanalyse incluse, nous a accoutumés à valoriser ce qui reste caché. Il ne suit pas que les manuscrits posthumes soient nécessairement géniaux. Saussure doutait fort de la valeur de ses recherches (cf. sa lettre à Meillet du 12 novembre 1906, *L'Homme*, XI, 1971, p. 16) et ses doutes ont fini par le dissuader de les publier. La meilleure réfutation technique de son erreur (au demeurant magistrale) reste : F. Desbordes, "À propos du Saturnien", *Latomus*, 39, 1, pp. 3-24.

12. *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

dans *Les bases pulsionnelles de la phonation*[13], pose, par exemple, que /m/ relève de l'oralité, /f/ du phallique (l'auteur y voit une ambiguïté entre "agressivité" et "soulagement") ; /s/, équivoque à sa manière, est tantôt phallique et tantôt urétral. Ces "valeurs sémantiques" se combinent indépendamment des morphèmes du texte et de leur contenu, devenu parasite[14].

Voici par exemple la signification pulsionnelle de la troisième strophe de la *Prose pour des Esseintes*[15] : "De l'ensemble de la strophe se dégage ainsi une signification mimétique, pluralisée, éclatée, qui peut être résumée comme la constitution d'une unité duelle, rappel de l'identification avec le corps maternel ; une rentrée dans la mère — un inceste symbolique ; une tentative d'expérimenter la génitalité — mais on verra bientôt qu'elle se place exclusivement dans le procès signifiant — après être passée par l'agressivité et le phallicisme des deux premières strophes qui ont déclenché le procès signifiant du texte" (Kristeva, *op. cit.*, p. 247).

Bien entendu, la recherche sur le symbolisme phonétique ou graphique ouvre des perspectives très intéressantes (cf. les travaux injustement oubliés de Guiraud sur le protosémantisme), surtout pour ce qui concerne les textes littéraires. Mais les codes symboliques ne sont pas omniprésents ni établis sur une "base pulsionnelle" définitive. Ils sont relatifs à des langues, à des genres textuels, à des auteurs. Leur mise en évidence requiert (au lieu d'exclure) une analyse microsémantique fine du texte, pour pouvoir établir des corrélations plausibles. Bref, dans ce domaine, le dogmatisme néo-freudien de l'herméneutique avant-gardiste a marqué une régression.

(ii) Constituer un ou plusieurs *mots-clés* à partir de lettres ou de phonèmes trouvés dans le texte. Cette seconde voie reste la préférée.

En herméneutique religieuse, elle a été très utilisée, dès l'époque talmudique, pour lire dans la Tora les noms secrets de Dieu.

Le génie des Phéniciens ayant drastiquement restreint le nombre des lettres, on trouvera sans trop de difficulté dans tout texte un peu étendu les mots de son choix.

---

13. *Revue française de psychanalyse*, janv. 1970, pp. 101-136, juil. 1971, pp. 543-591.

14. "Ces valeurs sémantiques peuvent être des sémantisations immédiates de la charge pulsionnelle (du type onomatopée), sans passer par des morphèmes identifiables" (Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, p. 222).

15. *Nous promenions notre visage / (Nous fûmes deux, je le maintiens) / Sur maints charmes de paysage / O sœur, y comparant les tiens.*

Ici se pose donc le problème fondamental de la pertinence. Il est moins difficile de trouver des anagrammes que de parvenir à réduire leur nombre en formulant des critères de plausibilité. Saussure a recherché des *règles* de production des anagrammes, qui soient si possible relatives à un genre, mais l'herméneutique avant-gardiste ne l'a pas suivi sur ce point. Elle n'a guère recherché d'interprétants externes aux textes (connaissances des théories littéraires, comme celle des Grands Rhétoriqueurs, ou celle de l'Oulipo) ; ni d'interprétants internes (par exemple les indications typographiques, les positions métriques révélatrices des acrostiches, etc.).

Les recherches de Jakobson sur les anagrammes[16] en poésie proposent des exemples révélateurs. Attentif à "la fureur du jeu phonique telle que l'a définie Ferdinand de Saussure dans sa lettre à Meillet", il remarque à propos des poèmes intitulés *Spleen* dans *Les Fleurs du Mal* : "Le dernier poème portant ce titre fait à ce mot-thème de nettes allusions et l'anagrammatise progressivement, en répétant surtout les diphones *sp*, *pl*, et, avec un échange des liquides *spr* [...]. Quant au dernier vers, il ébauche un anagramme du vocable tout entier : v_4 *Sur mon crâNe incLINé PLante Son draPeau NoirPE*"[17].

Mais si l'on accepte *spleen* comme mot-thème, on n'aura pas de peine à le trouver ailleurs ; par exemple dans *Le cygne*, v_4 : *Ce SIMOIS menteur qui par vos PLeurs grandit* (avec échange de nasales, et non plus de liquides) ; ou dans *Les petites vieilles*, v_1 : *Dans les PLIS SINueux des vieilles caPITaLes*. Convenons alors que la position de *spleen* comme titre constitue en elle-même un interprétant. Rien de plus vraisemblable : l'usage veut en effet que le titre résume en quelque sorte le contenu du texte ; pourquoi pas son expression, puisqu'en poésie, conseillait Pope, *the sound must seem an echo of the sense*[18] ?

Cette question toutefois est trompeuse, et il convient d'en formuler

16. Publiées dans la période ascendante de l'herméneutique avant-gardiste (cf. *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973).

17. *Op. cit.*, p. 434. Les exemples tirés des autres "Spleen" sont moins convaincants ; par exemple, à *Cependant qu'en un jeu PLein de sales parfums* (p. 435) on pourrait comparer *Nous aurons des lits PLeins d'odeurs légères* ("La mort des amants").

18. On serait aussi en droit de chercher les mots *Spleen et idéal* dans les quatre-vingt-cinq poèmes de cette section, les mots *Les Fleurs du Mal* dans tout l'ouvrage, et on les y trouverait disséminés partout. Tout livre contient mille anagrammes de son titre ; comme aussi du nom de l'auteur : Jakobson ne suggère-t-il pas de lire le nom de Shakespeare dans *Th'expence of spirit in a waste of shame* et son prénom dans les mots *well*, *yet* et *men* (cf. *op. cit.*, p. 374) ?

une autre. Le niveau phonique d'un texte, titre compris, comporte généralement en littérature des récurrences phoniques remarquables, souvent codifiées par le genre ; faut-il en situer l'origine dans des "mots-thèmes" (ou "mots-clés"), et, dans l'affirmative, à quelles conditions ?

Ce premier quatrain d'un sonnet de Dante permet une réponse :

> *Se vedi li occhi miei di pianger vaghi*
> *per novella pietà che'l cor mi strugge,*
> *per lei ti priego che da te non fugge,*
> *Signor, che tu di dal piacere i svaghi*

Soit, dans la traduction de A. Pézard : "Si tu vois que mes yeux de pleurs ont soif / Pour neuve angoisse où mon cœur se détruit / Seigneur! par celle qui ne te déserte / De grâce, distrais-les de ce plaisir".

Jakobson estime que *pietà* est un mot-clé, en fonction de considérations prosodiques et morphologiques[19]. Puis il affirme : "Le premier mot-clé *pietà* est entouré d'une chaîne de mots faisant écho [...] à son attaque, c'est-à-dire au /p/ initial, seul ou accompagné de la semi-voyelle /i/, avec, à l'occasion, un /r/ expressif [?] qui vient soit s'insérer entre les deux soit s'ajouter en fin de mot : $_1$ P*l*a*n*ger ~ $_2$ PeR ~ P*l*e*t*à [?] ~ $_3$ PeR ~ PR*l*e*g*o ~ $_3$ P*l*a*c*eR "[20].

Mais bien d'autres mots sont anagrammatisés : *occhi* l'est au vers 2, *cor* l'est au vers 1, etc. Tout dépend donc du choix du mot-clé, le seul dont on recherche l'anagramme. Aussi l'anagramme est-il un *artefact* de l'analyste, employé pour confirmer le choix toujours hasardeux d'un mot-clé. Comme avec le même type de critères on peut trouver d'autres mots-clés, on peut trouver d'autres anagrammes, sans avoir le moyen de les déclarer implausibles[21].

On peut observer, chez Jakobson comme ailleurs, certaines limites de fait dans le choix des mots-clés anagrammatisés. Dans les langues étudiées

19. "Un substantif féminin abstrait émerge, de façon symétrique, au vers antépénultième (−3) de chaque strophe : $_2$ *pietà*, $_6$ *guistizia*, $_9$ *paura*, $_{12}$ *vertù*" (*op. cit.*, p. 307).

20. Passons sur le fait que la démonstration manque de rigueur : le /r/ n'a que faire ici, et l'on peut s'étonner de voir *pietà* lui-même cité parmi les mots qui l'entourent et lui font écho.

21. Ne parlons même pas de *falsification*, car ce concept ne vaut guère que pour les sciences dures.